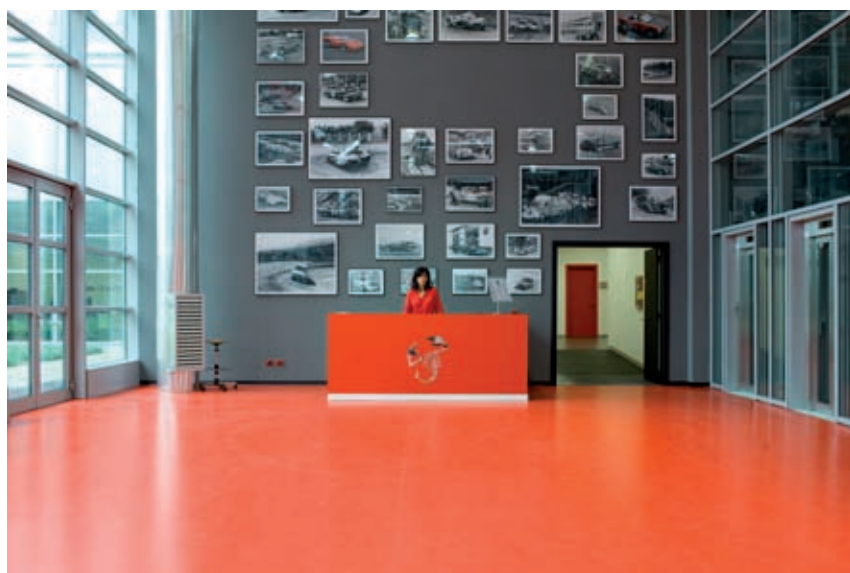


Rencontre avec Carlo Ossola

« Les racines sont au-dessus des arbres. Nous continuons de penser que nos origines sont en bas, bien figées dans le sol, alors que dans l'époque où nous vivons, nos origines seront au sommet de la tente que nous construisons ensemble »



TURIN, 2008 © PAOLO VERZONE/AGENCE VU'



Né à Turin en 1946, **Carlo Ossola** est philologue et critique littéraire. Il a enseigné la littérature italienne dans les Universités de Genève, Padoue et Turin. Il est, depuis 2000, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de *Littératures modernes de l'Europe néolatine*.

L'Europe de Carlo Ossola est un pays vallonné d'écriture ; son rêve, ses projets de recherche visent à reconduire des îles d'utopie au cœur des îlots urbains. La création de cet espace commun est, selon lui, la mesure de la générosité de notre pensée. Avec Jack Ralite, il est à l'origine des « Lundis du Collège de France », un projet mis en place en partenariat avec France Culture et consistant à délocaliser en divers lieux de la commune d'Aubervilliers certains enseignements du Collège.

Auteur de nombreux ouvrages, Carlo Ossola a entre autres collaboré à l'édition d'une anthologie de poésie italienne en trois volumes (1997-1999), dans la collection « Pléiade » des éditions Einaudi/Gallimard. Son dernier livre traduit en français est intitulé *L'Avenir de nos origines : le copiste et le prophète* (2004).

Aziliz Gouez l'a rencontré une première fois au café Patti, à Turin, puis à son bureau du Collège de France, à Paris.

Aziliz Gouez est chercheuse à *Notre Europe*.

Propos recueillis dans le cadre du projet « **Fabriques de l'Europe** ».

« L'homme contemporain a moins de territoire à découvrir que d'histoire à assumer ». Pourriez-vous expliciter cette idée, formulée dans votre leçon inaugurale au Collège de France ?

J'ai opposé dans ce texte le mythe d'Ulysse, celui qui va à la recherche d'un monde nouveau, et le mythe d'Énée, celui qui prend son père à charge sur ses épaules et part en exil. Ulysse est le héros du retour : il revient de la mer et récupère tout, alors qu'Énée ne reviendra jamais. Mais c'est Énée – le déraciné sur qui pèse néanmoins la lourde responsabilité de la mémoire – qui sera le fondateur d'une civilisation nouvelle. Dans le millénaire qui commence, j'espère qu'Ulysse cèdera à Énée le gouvernail...

Que faites-vous de la nostalgie des origines ?

Les racines sont au-dessus des arbres. Nous continuons de penser que nos origines sont en bas, bien figées dans le sol, alors que dans l'époque où nous vivons, nos origines seront au sommet de la tente que nous construisons ensemble.

La tente, un abri précaire...

Oui, un abri précaire – un abri de nomade, de voyageur, de solidarité. C'est un poème de Paul Celan qui le dit : « *une parole libérée / dressée comme une tente : // tous ensemble*¹ ».

Les hommes et les femmes qui quittent aujourd'hui leur lieu d'origine pour d'autres continents continuent pourtant de connaître des odyssées et, pour certains, de rêver au retour.

C'est vrai qu'il s'agit, au sens littéral, de véritables odyssées : les migrants ne sautent pas d'un point à un autre. Il leur faut faire tout un périple à travers plusieurs pays, toujours en situation de clandestinité. Certains meurent en route, dans la mer. Partout il y a des naufragés, sans arrière-pensées et sans avenir. J'ai un ami iranien dont le frère a voyagé deux ans, à pied, pris en charge par différentes organisations qu'il a fallu à chaque fois payer. Un passage clandestin de l'Iran à l'Europe, par Trieste, peut

¹ ANABASIS : « *frei- / werdende Zeltwort : // Mitsammen* »

vous coûter jusqu'à 3000 dollars. Avec le durcissement de la situation en Turquie, le passage par la zone kurde pour arriver au Bosphore et ensuite traverser est devenu un chemin extrêmement compliqué.

Je crois qu'il y a deux types de trajectoires dans l'immigration que nous connaissons aujourd'hui en Europe : il y a ceux qui savent qu'ils ne pourront pas s'en retourner, pour des raisons économiques ou politiques ; et il y a ceux qui espèrent pouvoir rentrer un jour au pays d'origine. Il faut pouvoir donner une réponse digne aux deux espoirs.

Les dispositions récentes de certains pays européens à l'égard des migrants ne sont pas vraiment guidées par un principe de dignité...

Il y a certains exemples très tristes, dont on ne parle pas assez – comme ces jeunes Polonais qui sont partis en Italie du sud pour effectuer des travaux saisonniers et qui ont disparu. On craint qu'ils aient été tués. Et en ce moment même en Italie, le gouvernement s'est lancé dans une sorte de campagne pour chasser les immigrés « roms », alors que la plupart ont des papiers en règle, et pour certains un passeport d'un pays qui n'existe plus, la Yougoslavie...

Ceci participe, je pense, de desseins politiques plus vastes qui visent à attiser les angoisses de la population. La peur des étrangers permet de gouverner en détournant l'attention de problèmes plus graves. Si vous introduisez la peur, vous pouvez aussi l'orienter. En réalité, nos villes européennes étaient infiniment plus dangereuses aux XIX^e et XX^e siècles. La plus grande partie des morts se produisent aujourd'hui le week-end, sur les routes, à la sortie des boîtes de nuit. On meurt d'une sorte de suicide prémédité et non pas à cause des immigrés.

L'état du débat italien sur l'immigration vous inquiète-t-il ?

Oui. Voilà une raison de plus pour assumer notre histoire. La réalité est bien plus complexe que certains voudraient aujourd'hui le faire croire. Mais c'est à mon avis l'Europe entière qui souffre d'un déficit de représentations aptes à saisir la complexité, l'enchevêtrement des langues et des cultures dans le monde contemporain.

Nous n'avons pas un imaginaire suffisant lorsque nous parlons, par exemple, de multilinguisme. La seule représentation que je trouve à la hauteur est « *La vision de Namur* » de Michel Butor avec la musique *La rose des voix*, d'Henri Pousseur, de 1983. Ils ont vraiment su inventer une rose des vents, une rose des voix, une rose des langues. Notre rôle d'Européens devrait être de créer un imaginaire capable d'articuler la pluralité, plutôt que de chercher la simplification.

Il y a aussi la langue d'un autre Ulysse, celui de Joyce – une langue vraiment plurielle, européenne.

C'est une grande question que celle du multilinguisme. Nous avons tous une langue maternelle et une ou plusieurs langues de communication – souvent l'anglais à l'heure actuelle. Et nous avons aussi parfois une langue d'élection. Je crois profondément que la plus précieuse est la troisième : c'est la langue dans laquelle vous exprimez ce supplément d'âme qui n'est pas donné par une langue véhiculaire. Une langue d'élection permet en outre de mieux aimer un pays d'élection. C'est cela le plus important pour l'Europe.

L'allemand, par exemple, a été très présent en Hongrie ou en République tchèque. Quand ces pays se sont trouvés libérés du communisme, ils sont passés à l'apprentissage de l'anglais en oubliant l'allemand. *Idem* pour l'enseignement du français en Pologne ou en Roumanie. Il me semble que nous ne sommes pas dans un moment d'accroissement de la connaissance des langues, mais peut-être dans un moment de repli. Or sans les langues des autres Européens, nous nous privons de notre passé commun et, surtout, de la possibilité de sa compréhension.

Les images de l'un des films de Théo Angelopoulos montrent le bateau d'Ulysse lesté par les débris de ce passé européen...

Oui, par une énorme statue de Lénine. C'est l'héritage d'une société qui a perdu ses références, après le démantèlement du rideau de fer et la chute du Mur de Berlin. Comme le dit Zygmunt Bauman, nous sommes aujourd'hui dans une « société liquide », une société qui n'a plus de points de repères.

Pascal disait qu'il faut un point fixe pour juger². Nous n'avons plus rien. L'Union européenne a fait des pas rapides pour donner une réponse aux Européens qui, enfin, se libéraient du communisme mais elle n'a pas, dans le même temps, élaboré une idée claire du nouveau projet européen.

Quelles sont, à votre avis, les nouvelles frontières du projet européen ?

Je pense que l'Europe doit maintenant affronter les contradictions de son histoire. Et il y en a une immense qui nous attend : ou bien la Turquie ou bien la Russie. Peut-on faire l'Europe en excluant la civilisation byzantine et chrétienne qu'incarne la Russie ? Pour l'instant, celle-ci s'exclue elle-même car elle a, du point de vue politique, un gouvernement plutôt tsariste. Mais les mouvements culturels vont au-delà de Poutine... De même, doit-on abandonner la Turquie, quand la plus grande masse d'immigrés en Allemagne est d'origine turque ? Il y a déjà une Turquie européenne, très présente et importante.

Je voudrais évoquer une autre dimension de cette question des frontières. Lorsque l'on sort de la logique étatique pour entrer dans une autre logique européenne – celle de la tradition des villes – alors se dégage une autre sorte de continuité. Les communes libres, les villes refuges, sont une constante européenne. Mais à côté de l'Europe des villes, il y a maintenant l'Europe des villas et des édens exclusifs. Les nouvelles villes satellites qui surgissent à la campagne, avec toutes sortes de murs de protection, me semblent constituer un mouvement régressif et non pas un véritable retour à la campagne, avec tout le potentiel que cela pourrait représenter.

J'ai fait une découverte, cette semaine, en voyageant avec une compagnie *low cost* qui s'est lancée dans une promotion d'un nouveau genre : celle des lieux accessibles avec ses vols. J'ai ainsi découvert différents niveaux de « refuge » – pour 5 millions d'euros, on vous vend une maison sur un promontoire isolé en Ecosse ; pour 500 000 euros, vous avez ces maisons standardisées, néo-provençales, du Sud de la France. C'est là une nouvelle frontière de l'intégration européenne...

2 Cf. *Pensées* : «Ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient (...) Il faut avoir un point fixe pour en juger».

Nous avons commencé en parlant d'origines. Les vôtres sont piémontaises : cela compte-t-il pour vous ?

Le Piémont est historiquement une région de frontière, comprenant des territoires qui ne sont plus piémontais aujourd'hui. La *conscience de frontière* que j'ai ainsi développée a été très importante pour moi. D'abord parce qu'elle a stimulé chez moi un certain esprit de curiosité : les Alpes sont plutôt un lien qu'une barrière. Quand vous avez une plaine devant vous, vous vous dispersez un peu ; quand vous êtes en face d'une montagne, il faut chercher le lieu de passage. Ensuite, parce que le français fait partie de l'héritage piémontais. Le Piémont a donc à voir avec la manière dont je me suis ouvert à l'Europe – par la littérature française et, je l'avoue, les romans russes...

Il faut tenir compte du fait que chacun de nous est habité par une géographie qui ne correspond pas à la géographie des lieux visités mais à celle des lieux lus. D'Est en Ouest, l'Europe est un territoire entièrement écrit. Je trouve désolant que l'on ne fasse qu'une géographie politique ou physique, la géographie de la pluie et du beau temps, et que l'on ne fasse pas une géographie de la mémoire lue, qui est au fond la plus partagée par les Européens. J'aime bien Schengen, j'ai toujours détesté les contrôles de police. Pouvoir voyager sans sortir mon passeport, sans changer de monnaie, est une chose merveilleuse. Mais je vous avoue que je sens moins l'envie de voyager si ce voyage n'est pas intégré dans un autre parcours, celui de la lecture.

N'êtes-vous jamais saisi d'un sentiment de saturation en voyageant à l'intérieur de ce continent entièrement écrit ?

Mais que pouvez-vous donc voir lorsque vous ne connaissez pas ce qui a été écrit ?

Ce qui peut surgir de la rencontre avec une altérité qui n'est pas déjà inscrite en soi.

Vous savez, je suis un vieux platonicien. Quand vous dites que vous avez vu un arbre, en réalité, ce que vous avez vu, c'est l'image mentale de l'arbre. Vous pouvez dire qu'il ne s'agit pas d'une asperge parce que vous avez mémorisé une idée formelle qui sépare dans votre mémoire sélective

l'idée d'arbre et l'idée d'asperge. La première fois que vous vous trouvez face à un objet quelconque dans un pays étranger, il vous sera difficile de l'identifier si vous n'avez pas lu avant à son sujet.

Il reste toujours le trouble, l'étonnement.

Certes. Mais prenez Bruce Chatwin³, qui est peut-être le plus fascinant voyageur de notre temps. C'est Peter Levi, un savant anglais, qui raconte son histoire. Ce Levi avait écrit un livre important sur le grand historien de la Grèce, Pausanias, et il voulait visiter les lieux extrêmes décrits par celui-ci – c'est-à-dire les frontières de l'empire d'Alexandre. Lorsqu'il fit part à son éditeur de ce projet de voyage, en 1969, celui-ci lui répondit qu'afin de pouvoir financer ce livre, il fallait qu'il soit illustré. Ce à quoi Levi rétorqua qu'il n'accepterait d'être accompagné d'un photographe que si celui-ci avait une connaissance parfaite de l'histoire grecque et du monde oriental. Finalement, l'éditeur lui donna le nom d'un boursier avec de très bonnes compétences en photographie et c'est de cette manière que le jeune Chatwin accompagna Levi dans son voyage au Kâfiristân⁴.

La connaissance du nouveau dans l'espace part souvent de très loin dans le temps... La saturation n'est pas un sentiment que je connais.

Comment votre propre « conscience de frontière » s'est-elle forgée ? L'envie d'aller voir de l'autre côté de la montagne ?

En premier lieu, nous avons dans ma famille des cousins éloignés qui étaient des réformés, ce qui pour nous renvoyait aux vallées vaudoises. Le rapport du Piémont avec la Réforme implique en effet tout un parcours géographique : il faut traverser les Alpes, remonter la Maurienne, arriver à Carouge, et puis ensuite à Genève. Cela établit tout de suite un cercle qui va au-delà de l'identité propre du pays ou du village.

Aujourd'hui encore, certains chocolats piémontais ont des noms qui vous parlent d'une autre histoire de l'Europe. Ce sont les noms de familles qui étaient liées au commerce puisque l'une des manières de soutenir la Réforme était de faire venir des denrées d'autres pays protestants, comme

³ 1940-1989

⁴ Voir *Le jardin de lumière du roi ange : voyage avec Bruce Chatwin en Afghanistan*, 2002.

le cacao d'Amsterdam. Deux très bons chocolats turinois, celui de Paul Caffarel et celui de Michel Prochet, sont le produit de cette histoire.

Vous ne pensez donc pas que les habitants des pays alpins, comme la Suisse ou le Piémont, aient une propension au retranchement ?

C'est une question difficile. D'une certaine manière, je n'ai jamais eu l'impression que les Alpes aient été une frontière, pour les raisons que j'évoquais. Pourtant, quand on est à Turin, on voit physiquement les montagnes dessiner un cercle parfait qui vous renvoie à une belle identité. Vous êtes à l'intérieur de ce bassin. Vous vous sentez protégé. La neige et la pluie sont de l'autre côté des Alpes, les Piémontais peuvent donc se considérer comme la première étape du « jardin de l'Europe » qu'est l'Italie, comme dans la mythologie.

Cela dit, j'aimerais penser à Turin dans la manière où Rabelais y a pensé quand il y a séjourné au XVI^e siècle, alors que le Piémont venait d'être supprimé pour devenir une province de la France. Rabelais était chargé du jardin et de la bibliothèque. Pour moi, c'est un peu cela Turin, un jardin et une bibliothèque.

Presqu'une utopie fouriériste, en somme...

Je suis sûr que Rabelais a été lu par Fourier. Si vous pensez à l'Abbaye de Thélème, cela rappelle un peu le Phalanstère, avec cette idée d'une production de biens enracinée dans un certain optimisme physiocratique. Au-delà de la comparaison facile, je reste fasciné par la pensée de Fourier. Elle permet de réfléchir à deux éléments que nous oublions assez souvent : autrefois, c'était la Nature, *Natura naturans*, qui réglait le rythme de l'homme. Aujourd'hui nous avons une espèce de mythologie inversée, c'est nous qui commandons à la nature, *natura naturata*. Sauf que de temps en temps, celle-ci nous rappelle que nous ne pouvons pas contrôler les océans, les tempêtes, les inondations. D'autre part, quand je parle de jardin, je pense à une nature compatible avec l'homme : on la respecte, on la travaille, on l'enrichit et on se laisse enrichir par elle, on la caresse, on la contemple...

Et la bibliothèque pour des raisons évidentes, parce qu'il y a une richesse de l'histoire à laquelle on n'accède que par le biais des livres.

Je crois que pour beaucoup, le nom de Turin fait plutôt surgir des images d'industrie.

Turin a d'abord été une ville militaire – moins importante qu'Aoste, *Augusta Praetoria*, pour les légions romaines qui devaient partir pour le Nord ou l'Ouest. Puis lorsque le transfert de la capitale des Savoie eut lieu, de Chambéry à Turin, celle-ci est devenue une ville d'administration et l'est restée jusqu'en 1860. C'est seulement après le deuxième déplacement de la capitale, d'abord vers Florence puis vers Rome, que l'industrie mécanique s'est véritablement développée à Turin.

Mais de nos jours, Turin ne se définit plus exclusivement par l'industrie. L'automobile n'est pas inscrite indéfiniment dans son histoire. Il faut toujours penser aux identités multiples d'une ville dans l'histoire. Très peu d'entre elles ont maintenu la même activité ou la même identité au fil des siècles. Le Paris de *La nuit des prolétaires*, le très beau livre de Jacques Rancière, est une époque révolue. L'île Seguin en est un bon exemple, même si en réalité il est très difficile de reconvertir les lieux industriels.

La muséification est-elle un destin possible pour Turin ?

Le *Lingotto*, qui était le siège de *FIAT*, est déjà un lieu à la fois commercial et muséal, au même titre que la gare d'Orsay. Le travail de muséification a donc déjà commencé. Au-delà du cas de Turin, nous devons faire attention, en Europe, à ne pas rester figés dans le passé. Trop expulser le travail n'est pas sain. Cette expulsion n'est d'ailleurs pas neutre – car on expulse le travail dans les pays en voie de développement, où cela revient moins cher. Nous vivons finalement de cette exploitation, sur les bénéfices d'un travail fait ailleurs.

Il y a toute une théorie qui dit qu'il faudrait aujourd'hui se concentrer, en Europe, sur la production des instruments de production – produire de la recherche technologique, en quelque sorte. L'essentiel, selon moi, est que nous puissions continuer de produire tout en respectant certaines valeurs.

Diriez-vous que votre cité a achevé sa transition post-industrielle ?

Pour l'instant, Turin est arrivée à un point d'équilibre. *FIAT* est toujours en activité mais certains éléments de reconversion, de renouveau technique

et technologique se développent. L'Ecole Polytechnique, par exemple, a conclu des accords visant à créer un parc technologique en donnant des espaces gratuits aux entreprises étrangères qui veulent faire de l'expérimentation technologique avancée.

Il y a aussi tout le secteur du tertiaire – les musées, les palais, la gastronomie. L'un des mots d'ordre de *Slow Food*, « *Manger kilomètre zéro* », est très séduisant. C'est une incitation à consommer les produits de saison, qui viennent du terroir, plutôt que les poires qui arrivent du Chili en plein hiver. J'ai récemment goûté un dessert extraordinairement bon, fait avec une mousse de bière. Lorsqu'on n'a pas de vin à proximité, on peut le remplacer par la bière...

Comment qualifieriez-vous la relation de Turin avec son environnement naturel, et notamment ses montagnes ?

Celui qui a inventé les montagnes piémontaises, leur a donné une « lisibilité », est le poète Giosue Carducci, un Toscan. Il faisait partie de l'entourage de la Reine, laquelle aimait les excursions à la montagne. C'est donc un « étranger » qui a donné au Piémont son identité écrite, lui a conféré une géographie littéraire – une conscience.

Le Piémont est divisé entre l'amour de la montagne et l'amour de la mer. Car autrefois, lorsqu'ils possédaient le Comté de Nice, les Piémontais étaient aussi des marins. Les gens s'embarquaient sur les bateaux en plus d'avoir le pied montagnard. C'est donc une région bénie, car elle rassemble la mer, la montagne et les lacs. Une image de la nature pour toutes les humeurs et toutes les saisons : le lac pour les mélancoliques, la montagne pour les âmes conquérantes et la mer pour ceux qui aiment faire avancer la ligne de l'horizon.

Revenons un instant sur la question de la muséification : comment trouver le juste équilibre entre création et destruction, entre création et conservation ?

C'est un grand problème que vous soulevez là. Avec cette vogue de la transformation des usines, des entrepôts ou des gares en musées, nous avons aujourd'hui en Europe plus de musées que d'objets d'art. Cela signifie deux choses : ou bien nous sortons et mettons en valeur les réserves de

nos vieux musées, ou bien nous faisons la promotion du non-art afin de remplir les nouveaux musées.

Si les réserves du Louvre étaient exposées dans les salons, quelle perception de l'art et du beau les visiteurs développeraient-ils ? La question est troublante... Le fait de remplir des usines avec du non-art et de faire ainsi la promotion de choses qui ne mériteraient aucune continuité est problématique. L'art se fait par un effet de mémoire mais aussi par un fort effet d'oubli. Il y a toute une série de productions qui sont, heureusement, oubliées ou détruites à chaque nouvelle génération.

Il existe en outre une liaison dangereuse entre le marché, les critiques d'art et la muséologie qui peut amener à élever au rang d'œuvres d'art des objets insignifiants et à exposer, non pas les œuvres des fondateurs, mais celles des imitateurs des imitateurs. L'augmentation des espaces vides accroît cet effet pervers. Une solution classique des villes qui n'ont pas de plan d'urbanisme sérieux est d'élever au statut de musée leurs lieux désaffectés plutôt que de repenser profondément leur fonction. C'est une manière de liquider le problème.

Je suis un amoureux de la forme, de la *Bildung*. Je pense cependant que malgré l'entreprise de défiguration conduite par les avant-gardes au XX^e siècle, on peut encore tracer un parcours très digne de l'évolution de l'art européen. Prenons par exemple Giacometti et ses sculptures presque squelettiques, pleines de douleur et de passion, son fer qui pleure et qui marche. Prenons les avant-gardes au moment le plus haut de leur conscience. Mais cela demande une sélection des poétiques et une conscience qui ne démissionne pas.

Quel pourrait être un projet de civilisation pour l'Europe ?

C'est une question pour plusieurs générations ! J'y répondrai en me concentrant sur quelques désirs. Le projet peut évidemment être plus riche, mais il faut avoir des désirs. Je reprendrai votre formule, qui me plaît : « l'Europe est un espace saturé ». C'est vrai. Mais on peut le transformer en un espace « plein de plénitude », ce qui est une autre manière d'appréhender l'idée de saturation.

Je pense que nous pourrions nous référer à la formule de l'ancien Secrétaire général de l'ONU, Dag Hammarskjöld : « *Le continent le plus grand est le*

continent intérieur ». Il nous appartient de transformer la conscience historique que l'Europe a de sa tradition en un espace d'intériorité, un espace de plénitude. C'est notre travail, notre devoir d'enseignants et d'intellectuels. Italo Calvino l'a très bien dit dans *Les villes invisibles* : « Doubler l'espace extérieur dans un espace d'intériorité riche et pluriel ».

Si je devais exprimer un vœu pour l'Europe, le désir qui pour moi résume tous les autres serait donc celui-ci : « Rentrer de l'extériorité », *intra in te ipsum*. Nous avons tout exploré, nous pouvons maintenant intérioriser l'espace. Et faire en sorte que l'espace d'autrui devienne notre espace. Non pas par l'appropriation mais par une écoute, un dialogue, une lecture, une mémorisation.